

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Jean-Claude Barny
Scénario : Philippe Bernard, Jean-Claude Barny
Photographie : Ariel Méthot
Son : Eric Boisteau
Montage : Maxime Lahaie
Production : Habib Attia

Avec

Alexandre Bouyer, Deborah François, Olivier Gourmet

SEMAINE DU 28 MAI AU 03 JUIN

PARTIR UN JOUR

Amélie Bonnin

Alors que Cécile s'apprête à réaliser son rêve, ouvrir son propre restaurant gastronomique, elle doit rentrer dans le village de son enfance à la suite de l'infarctus de son père. Loin de l'agitation parisienne, elle recroise son amour de jeunesse. Ses souvenirs resurgissent et ses certitudes vacillent...

JEUNES MÈRES

Jean-Pierre & Luc Dardenne

Jessica, Perla, Julie, Ariane et Naïma sont hébergées dans une maison maternelle qui les aide dans leur vie de jeune mère. Cinq adolescentes qui ont l'espoir de parvenir à une vie meilleure pour elles-mêmes et pour leur enfant.

FILMOGRAPHIE

Jean-Claude Barny

2016 : LE GANG DES ANTILLAIS
2005 : NÈG MARON

TANDEM

Scène nationale Arras Douai

Cinéma, Salle Paul Desmarests
SEMAINE DU 21 AU 27 MAI 2025



FANON

Jean-Claude Barny

2025, France, Luxembourg, Canada,
2h13

2024

2025



09 71 00 5678 | tandem-arrasdouai.eu



JEAN-CLAUDE BARNY

Jean-Claude Barny est un réalisateur français de Guadeloupe et Trinidad & Tobago, mêlant l'Europe des auteurs à l'industrie du divertissement américain. Autodidacte, il débute à 16 ans en analysant des films d'auteur, d'action et de fiction. En 1994, il réalise *PUTAIN DE PORTE* avec des acteurs comme Vincent Cassel et Mathieu Kassovitz, puis il collabore au casting de *LA HAÏNE*. Il se forme ensuite auprès de Jacques Audiard et réalise des clips pour la scène urbaine française et des artistes caribéens. En 2003, Jean-Claude Barny s'installe en Guadeloupe et réalise son premier long métrage *NÈG MARON* (2005), qui traite des problèmes de la jeunesse antillaise ignorante de son histoire et qui cumulera 250 000 entrées. Repéré par Elizabeth Arnac, il réalise *Tropiques amers*, série sur l'esclavage tournée à Cuba. En 2014, il réalise le téléfilm *Rose et le Soldat* évoquant la Martinique pendant la Seconde Guerre mondiale. Son second long métrage, *LE GANG DES ANTILLAIS* (2016), revisite l'autobiographie de Loïc Lery, braqueur martiniquais des années 1970. Son troisième long métrage *FANON* (2025), revient sur l'histoire de l'écrivain et psychiatre militant pour l'indépendance de l'Algérie. Avec son producteur Sébastien Onomo, ils préparent *LA LÉGENDE DE BATTLING SIKI*, l'histoire du boxeur franco-sénégalais champion du monde dans les années 20.

ENTRETIEN AVEC JEAN-CLAUDE BARNY

À quel moment avez-vous rencontré l'œuvre de Frantz Fanon ?

J'ai vécu dans une cité du Val d'Oise, et plus précisément à la dalle d'Argenteuil. Adolescent, comme pas mal de gamins, j'étais fasciné par le cinéma et les séries populaires, que ce soit *Les Mystères de l'Ouest* ou *Bonanzaï*. Mais je me suis retrouvé assez rapidement frustré lorsque j'ai réalisé l'écart entre ce qui m'était proposé comme récit et ce que je vivais. Il me manquait des outils pour comprendre le monde. Cette culture populaire dans laquelle je baignais ne me suffisait plus pour me construire. C'est une situation assez schizophrénique car cette culture générale que j'appréciais m'enfermait dans une fausse réalité, illusoire. Autour de moi, tous mes potes avaient vraiment quelque chose de fort à opposer à l'assimilation, ils avaient une identité à raconter, que ce soit mes amis maghrébins, italiens juifs, tous pouvaient s'identifier à une histoire, aussi douloureuse soit-elle. Contrairement à mes camarades, je n'avais rien à raconter, notre identité antillaise était totalement effacée dans les années soixante-dix, même si ma mère, comme toute mère antillaise, refusait l'assimilation, elle rejetait l'effacement de notre culture. C'est là que j'ai commencé à fréquenter la bibliothèque municipale Robert Desnos d'Argenteuil. Outre les livres qui me racontaient l'histoire de France, notamment ce livre que j'adorais La grande histoire française, j'ai aussi dévoré toute la littérature militante, afro, que ce soit Chester Himes, James Baldwin, et bien sûr Frantz Fanon. Il faut savoir que la ville d'Argenteuil était connue pour être un concentré de culture subversive. Lorsque je suis tombé sur le livre *Peau noire, masques blancs*, ce fut une sacrée claque. Cette lecture fondamentale m'a fait comprendre que je ne pouvais pas construire ma dignité avec ce qui m'était proposé à l'époque. Je me sentais parfois trop embarqué par les histoires de mes potes, sans que je puisse moi-même être complémentaires avec eux.

J'avais 15 ans en 1980, et je dois ajouter que la découverte de Fanon a coïncidé avec celle de la musique noire. Cette musique afro était fédératrice pour tout le monde dans les quartiers populaires, la soul et le funk accueillent celles et ceux qui ne se retrouvaient pas dans la variété française, comme Michel Sardou ou Sylvie Vartan. Cette musique a été le marchepied de tous les jeunes des banlieues. Et plus le contexte social s'est durci, plus cette musique noire s'est renforcée dans le combat. Alors que le cinéma français était encore vraiment loin de ces réalités urbaines, sociales et politiques.

Comment expliquez-vous que vous soyez le premier cinéaste français à réaliser une fiction sur Frantz Fanon ?

Par une sorte de prémonition, je sentais l'histoire se répéter et je voyais mon histoire de Guadeloupéen se répéter avec les Maghrébins de France. Lorsque j'ai réalisé *NÈG MARON*, je voulais arrêter les caricatures et préjugés racistes à l'encontre des Antillais. J'ai toujours su que j'allais un jour faire un film sur Frantz Fanon, où et comment, je ne savais pas encore. C'est lorsque j'ai senti le vent tourner ici, que j'ai compris que le film devait se faire en Algérie, là où le colonialisme a été le plus barbare et destructeur. J'espère avoir réussi à montrer de façon quasi pédagogique les rapports que les Français entretenaient avec leurs anciennes colonies. Et pour comprendre ce qui se joue actuellement en France, je devais aller à la source.